

# LA VILLE DE CONSTANTINOPLE DANS LA VISION DES AUTEURS BYZANTINS DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE. TOPOGRAPHIE ET IDÉOLOGIE

MANUELA DOBRE

Constantinople, en tant que centre politique et religieux incontestable du monde byzantin pendant plus d'un millénaire, représente la référence obligée pour tous les auteurs du XV<sup>e</sup> siècle. Mais ce que nous relèvent leurs œuvres c'est plutôt « l'idée de Constantinople » que « l'image de Constantinople »<sup>1</sup>. Même si notre intention est de mettre l'accent sur quelques problèmes idéologiques et moins de reconstituer l'aspect de la ville impériale, nous croyons qu'il est nécessaire la mention des certains repères topographiques identifiés dans les œuvres qui nous intéressent, surtout celles qui ont une signification spéciale du point de vue idéologique.

Plusieurs fois remarquée par les historiens de notre temps, la décision d'ériger la nouvelle ville sur la place de l'antique Byzantion, au point de contact entre deux mondes, met en évidence le génie politique de Constantin le Grand. La position de la ville avait une importance commerciale unique et aussi une valeur stratégique, car elle était défendue par la mer sur trois côtés et était accessible sur terre seulement par l'ouest, ce qui la rendait presque inexpugnable<sup>2</sup>. Un des auteurs du XV<sup>e</sup> siècle, Andronic Callistos, dit sur la position remarquable de la ville qu'elle *faisait que chaque chose soit facile et à la portée de la main*, et que depuis cette ville *on pouvait tendre la main vers deux continents*, car elle était située en Europe, mais à proximité de l'Asie, dont était séparée seulement par la longueur du détroit (Bosphore – n.a)<sup>3</sup>. Il met l'accent en premier lieu sur l'importance économique de l'endroit où était située Constantinople, dont les deux mers, la Mer Noire et la Propontide offraient *une abondance de produits et la région était fertile, et la terre meilleure que toute autre*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Ecaterina Lung, *Istoricii și politica la începuturile evului mediu european*, Ed. Universității din București, 2001, p. 77.

<sup>2</sup> Stelian Brezeanu, *O istorie a Bizanțului*, Ed. Meronia, București, 2004, p. 23.

<sup>3</sup> Andronico Callisto, *Μονωδία ἐπὶ τῇ δυστυχεῖ Κωνσταντινουπόλει*, dans Agostino Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, t. IIe, *L'eco nel mondo*, Firenze, 1976, p. 356, 19–358, 22; voir aussi Spiridon Lambros, *Μονωδίαὶ καὶ θρήνοι ἐπὶ τῇ ἀλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, dans "Νέος Ἑλληνομνήμων", V, 1908, p. 209.

<sup>4</sup> Andronico Callisto, *Μονωδία...*, p. 358, 26–29.

C'est vrai que, située à la jonction de l'Europe et de l'Asie, la ville constituait un véritable pont entre les deux continents et elle était, à la fois, le lieu d'intersection des grandes routes commerciales qui unissaient, sur mer et sur terre, l'espace eurasiatique et le bassin du Pont-Euxin, ainsi que celui de la Mer Méditerranée. Plus que ça, par le contrôle de Bosphore, Constantinople détenait la clé d'entrée dans la Mer Noire, région vitale pour le ravitaillement de la ville et de l'Empire à partir du VII<sup>e</sup> siècle. C'est pour cela que l'Empire a gardé, jusqu'en 1204, le monopole sur la région, interdisant aux navires étrangers l'accès dans le Pont, pour que seulement les agents impériaux puissent disposer des produits de la Russie méridionale et de Crimée<sup>5</sup>. Mais les observations de Callistos gardent surtout une portée théorique, car dans notre période les avantages de la capitale byzantine sont, de ce point de vue, de moins en moins importantes. La renonciation au monopole sur le commerce dans le Pont et les privilèges commerciaux accordés aux négociants génois et vénitiens dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ont provoqué des pertes immenses à l'État byzantin, tant du point de vue financier, que de point de vue du ravitaillement de la ville, dépendant des étrangers et de leurs intérêts économiques et politiques<sup>6</sup>. Cela a mené à la détérioration considérable de la situation de l'économie urbaine byzantine en général et de celle de Constantinople en spécial<sup>7</sup>.

Même si l'œuvre de Critobul d'Imbros n'offre pas trop d'informations sur la physionomie de la ville de Constantin, l'auteur est préoccupé par la position stratégique exceptionnelle de Constantinople, et il souligne plusieurs fois qu'elle est située *dans un endroit très approprié, à la jonction entre la terre et la mer*<sup>8</sup>. Cette situation permettait aux Byzantins, dans la période *quand ils étaient les maîtres de la mer, d'affronter l'ennemi seulement sur la terre*<sup>9</sup>. Le même historien nous offre des informations concernant la superficie de la ville au moment où il parle de l'organisation du siège par Mahomet II et de la disposition de l'armée turque autour des murs de la ville, *sur une longueur de cent vingt-six stades, dont on avait laissé sans garde seulement le mur du Corne d'Or..., trente-cinq stades*<sup>10</sup>. Même si ces informations semblent un peu exagérées<sup>11</sup>, il est possible que, en parlant de ces

<sup>5</sup> Gh. Brătianu, *Studii bizantine de istorie economică și socială*, Ed. Polirom, Iași, 2003, p. 131, 135.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 145-152; voir aussi D. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Athènes, 1948.

<sup>7</sup> K.-P. Matschke, *Commerce, Trade, Markets and Money: Thirteenth-Fifteenth Centuries*, dans *The Economic History of Byzantium. From the Seventh through the Fifteenth Century*, ed. A.E. Laiou, vol. 2, Dumbarton Oaks, 2002, p. 771-772 s, mais aussi N. Oikonomides, *The Role of the Byzantine State in the Economy*, dans *The Economic History of Byzantium*, éd. A.E. Laiou, vol. 3, Dumbarton Oaks, 2002, p. 1054-1055 s.

<sup>8</sup> Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea, anii 1451-1467*, éd. Vasile Grecu, Ed. Academiei, București, 1963, p. 63, 28-29 ou p. 69, 7-8.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 77, 19-20 ou p. 83, 16-17.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 91, 24-27.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 90, n. 5 pour les estimations faites par l'éditeur de l'œuvre de Critobul, Vasile Grecu, partant des chiffres offerts par Critobul. Selon Laonic Chalcocondyle, le périmètre de la ville

dimensions, l'auteur veuille souligner symboliquement l'importance de la ville du Bosphore et aussi l'ampleur de l'effort fait par le sultan pour la conquérir, le grand nombre de soldats dont il avait besoin pour s'emparer de la ville.

La superficie de cette ville est marquée par toute une série d'édifices qui bénéficient d'une attention plus ou moins grande de la part de notre auteur. Critobul d'Imbros présente la délimitation dans plusieurs secteurs des murs de la ville par Mahomet II, pour mieux placer ses troupes, et à cette occasion il fait mention de quelques repères topographiques, comme le palais impérial de Porphyrogénète<sup>12</sup>, même si, d'habitude, il parle d'une manière générale de la richesse de Constantinople. Les splendeurs de la capitale byzantine sont parmi les thèmes du discours que l'auteur attribue au sultan, qui l'aurait tenu devant les officiers et chefs militaires ottomans. Mahomet II aurait parlé des richesses qu'on peut trouver *dans les palais impériaux et dans les maisons des gens du pouvoir et des particuliers*, mais surtout *dans les édifices sacrés, la richesse en objets et bijoux différents, en or et en argent, avec de pierres précieuses et perles de grand prix*<sup>13</sup>.

L'œuvre de Sphrantzes ne contient pas trop d'informations relatives à l'aspect de la capitale byzantine. Au moment où l'auteur mentionne quelques éléments de topographie, l'historien est intéressé en spécial par les monastères, ce qui montre, d'un côté, son désir de mettre l'accent sur l'aspect éminemment chrétien de la ville, et d'autre côté, son intention de suggérer quelques points autour desquels on peut articuler certains éléments idéologiques. Par exemple, Sainte Sophie n'est pas seulement l'endroit où on célèbre les noces de Jean VIII Paléologue avec Sophie de Montferrat, elle est surtout le lieu où *on lui a mis sur la tête la couronne d'empereur*<sup>14</sup>. C'est une manière de mettre en évidence les significations profondément religieuses de la cérémonie de couronnement qui avait lieu, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, dans la Grande Église de Justinien<sup>15</sup>. Un autre édifice

comprenait 111 stades, voir Laonici Chalcocandylae, *Historiarum demonstrationes*, éd. E. Darkó, t. II, 2, Budapesta. 1922 (par la suite Chalcocandyl), p. 154, 6–7; Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, éd. V. Grecu, București, 1958 (par la suite Chalcocondil) p. 227, 24–25. Doukas mentionne seulement la superficie si grande de la ville, voir Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341–1462)*, éd. V. Grecu, București, 1958, p. 369, 18–19.

<sup>12</sup> Critobul, *op. cit.*, p. 89, 36: ... μέχρι τῶν βασιλείων τοῦ Πορφυρογεννήτου, bâtiment datant du XIII<sup>e</sup> siècle et identifié avec le palais érigé par un des fils de Michel VIII Paléologue, Constantin Porphyrogénète, dans le point où le mur de Théodose II rencontre l'enceinte qui protégeait le quartier de Blacherne, voir R. Janin, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire géographique*, deuxième édition, Paris, 1964.

<sup>13</sup> Critobul, *op. cit.*, p. 123, 15–21.

<sup>14</sup> Sphrantzes, *Memorii, 1401–1477*, éd. Vasile Grecu, Ed. Academiei, București, 1966, p. 8, 19–20.

<sup>15</sup> Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, t. II: *Les institutions de l'Empire byzantin*, Ed. Albin Michel, Paris, 1970, p. 18–19. Une opinion différente chez Janet L. Nelson, *Symbols in context: rulers' inauguration rituals in Byzantium and the West in the Early Middle Ages*, in *Politics and ritual in Early Medieval Europe*, London, 1986, p. 261 qui affirme que la Sainte Sophie est devenue la scène habituelle de ces cérémonies à partir du IX<sup>e</sup> siècle.

qui bénéficie d'une attention plus grande de la part de l'auteur est *le vénérable, l'impérial et le très beau monastère Pantocrator*<sup>16</sup>, l'endroit où on a fait enterrer les derniers empereurs de la dynastie Paléologue, leurs épouses et autres membres de la famille impériale<sup>17</sup>. Cela lui donne une signification spéciale, même une dimension sacrée, dans la vision de Sphrantzes.

Dans l'*Histoire* de Doukas aussi, ce qui domine est l'aspect chrétien de la ville, dans laquelle les églises et les monastères donnent de l'identité à l'espace urbain. Pour lui, ces édifices sont associés aux empereurs fondateurs: l'Église de Tous Saints bâtie par Léon le Sage, l'Église des Quarante Martyrs de Maurice, ou celle de Saint Mocchus érigée par Constantin le Grand. La démolition de ces monuments par Jean V, puis, à la demande de Bajazet, la destruction des tours bâties avec les matériels provenant de ces bâtiments, le pillage de différents saints édifices et l'installation de Turcs dans les lieux qui donnent de l'identité à la ville<sup>18</sup> signifient, sans doute, autant la ruine politique de l'État byzantin que sa désorganisation religieuse. Espace politique, Constantinople détient aussi certains repères ayant une valeur spéciale de ce point de vue, comme la Porte d'Or, Sainte Sophie, le Palais impérial<sup>19</sup> ou l'Hippodrome, lieu de rencontre de l'empereur avec son peuple, où ce dernier manifeste sa volonté politique en acclamant un nouvel empereur<sup>20</sup> et vers lequel il vient en 1354, quand on lui a annoncé le retour victorieux de Jean V. Paléologue<sup>21</sup>.

<sup>16</sup> Sphrantzes, *op. cit.*, p. 18, 30-31:

... σεβασμία βασιλική καὶ περικαλλεῖ μονῇ τοῦ Παντοκράτορος ...

<sup>17</sup> Manuel II et sa femme Hélène, Jean VIII avec sa dernière épouse, Marie de Trapezunt, Théodore II, le despote de Morée, et Andronic, despote de Thessalonique, qui est devenu moine en 1423 et a passé ses dernières années dans le monastère Pantocrator, ont été tous inhumés ici (*Ibid.*, p. 18, 30-32; p. 26, 29-30; p. 62, 10-12; p. 72, 3-4 etc.), dans ce véritable Saint-Denis de la monarchie byzantine du temps des Comnène et Paléologue. Bâti par Jean II Comnène et son épouse Irène entre 1118 et 1137, cet ensemble monumental représente la plus grande église érigée dans la capitale byzantine après le règne de Justinien (R. Janin, *Les églises et les monastères. La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique*, Paris, 1969, p. 515-522, et aussi G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, vol. I, Berlin, 1958, p. 552-552).

<sup>18</sup> Le palais de Mahomet II, érigé au milieu de Constantinople est couvert avec du plomb pris des monastères restés vides (*Ibid.*, p. 399, 14-15), dans l'église de Pantocrator travaillaient pelletiers et dans le monastère des Manganes il y avait des moines turcs (*Ibid.*, p. 399, 17-18), le monastère Chora a été pillée par les conquérants et l'icône de la très sainte Vierge, la protectrice de la ville a été détruite, ses ornements partagés entre les gens sans loi (*Ibid.*, p. 363, 3-9), et ce genre d'exemples peut se multiplier.

<sup>19</sup> Ducas fait la distinction entre le palais (παλάτιον, *Ibid.*, p. 69, 28 ou p. 111, 16 etc.) où, dans cette période, résidaient les empereurs Paléologue et le Grand Palais (τὸν Μεγάλον Παλάτιον, *Ibid.*, p. 43, 22-23 ou p. 355, 6), l'ancien palais impérial de Constantin le Grand et de ses héritiers, abandonné par les Comnène en faveur de celui de Blachère.

<sup>20</sup> Gilbert Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Presses Universitaires de France, Paris, 1974, p. 297 s.

<sup>21</sup> Ducas, *op. cit.*, p. 69, 22-23.

Un élément topographique important pour Doukas est aussi la Colonne de Constantin le Grand ou la Colonne de la Croix<sup>22</sup>, un repère symbolique que l'auteur utilise pour rappeler à ses contemporains, dans les moments critiques, le modèle de leur illustre prédécesseur et fondateur de la ville<sup>23</sup>. En même temps, autour du même symbole de la ville gravitent les espoirs de sauvetage de la capitale byzantine, car il y avait des prophéties (fausses, selon Doukas) qui disaient que les Turcs seraient arrêtés à la colonne de Constantin et puis chassés de tous les territoires conquis, *jusqu'à la frontière de la Perse*, après le moment quand un ange donnerait l'Empire et l'épée de sa main à un homme simple trouvé auprès de la colonne de porphyre<sup>24</sup>.

On peut trouver plusieurs informations concernant les édifices de la métropole des bords du Bosphore chez Sylvestre Syropoulos, mais, pour lui aussi, la ville a un aspect essentiellement chrétien, étant marquée par une série de constructions religieuses, églises et monastères. L'auteur mentionne autres éléments de la topographie constantinopolitaine au moment où il raconte l'entrée triomphale de Jean VIII dans la capitale à l'occasion de son retour d'Italie. Il fait mention de l'Hébdomon, de la Porte d'Or, du Palais impérial<sup>25</sup>, qui étaient tous des repères de l'itinéraire de l'empereur victorieux, qui avait été développé à partir du IV<sup>e</sup> siècle et fixé sous Théodose II. La valeur institutionnelle de ces repères servait la sacralité du souverain, une sacralisation qui mime à la fois une conquête de la ville et la métamorphose du roi guerrier en souverain législateur, élu de Dieu, après le modèle historique d'Alexandre, conquérant et libérateur des cités de l'Orient hellénisé<sup>26</sup>.

La Porte d'Or a la même valeur politique pour l'un des auteurs anonymes des *Chroniques Mineures*, qui raconte l'entrée triomphale de Jean VI Cantacuzène dans la ville ἀπὸ τὴν Χρυσέαν πόρταν<sup>27</sup>, une étape importante non seulement dans l'itinéraire symbolique de l'empereur victorieux, mais aussi dans celui du couronnement dont la cérémonie proprement dite a eu lieu ultérieurement dans l'église de Blacherne, selon un autre passage<sup>28</sup>.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 365, 6, respectivement 15, le second nom est lié à la croix que Manuel I<sup>er</sup> Comnène a mise au lieu de la statue de grand empereur après sa chute de la colonne de porphyre (1105), voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 77–80.

<sup>23</sup> Une pratique habituelle au moyen âge était l'utilisation de certains termes, en spécial des noms ou d'objets et monuments qui permettaient la conservation de la mémoire des ancêtres, voir Otto Gerhard Oexle, *Memoria und Memorialüberlieferung im früheren Mittelalter*, dans "Frühmittelalterliche Studien", X, 1976, p. 70–95.

<sup>24</sup> Ducas, *op. cit.*, p. 365, 3–16.

<sup>25</sup> Syropoulos, *op. cit.*, p. 544, 11–22. En fait, l'auteur parle qu'il sont arrivés τὸ προάστειον τῆς Πόλεως τὸν Θεολόγον, toponyme identifiable avec Hebdomon, là où il y avait une église consacrée à St. Jean le Théologien, voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 455.

<sup>26</sup> Gilbert Dagron, *op. cit.*, p. 100–102.

<sup>27</sup> *Chronik* 8, dans P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, Einleitung und Text, Wien, 1975, p. 84, 46 b.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 85, 48 b, peut-être parce que l'Église Sainte Sophie avait été affectée l'année antérieure (1346) par un tremblement de terre. (*Ibid.*, p. 84, 45 a); et Doukas précise que l'église de la

Chez Andronic Callistos aussi, la présentation de Constantinople manque les connotations neutres, car il montre au lecteur un pays privilégié, dont la beauté gagne tous les visiteurs, *une béatitude suprême remplissant leurs cœurs attachés par les chaînes gentiles*<sup>29</sup>. Aussi, la richesse de la ville constitue le sujet de conversation pour tout le monde<sup>30</sup>. L'auteur montre une attention spéciale aux quelques édifices remarquables par leur beauté ou par leur caractère utilitaire. Il parle de l'Arsenal, *des maisons et des palais splendides*, des bains, des asyles et des hôpitaux *dont la Ville se préoccupait tant*. Il s'agit donc des témoignages de l'évergétisme impérial, du soin pour les sujets. Il parle aussi du port *qui était si beau, si grand et bon pour les navires*, ou de l'Hippodrome, *qui avait tant de statues tout autour*<sup>31</sup>. Mais, avant tout, Constantinople est une ville chrétienne, où on peut voir de si grandes églises, qui par leur beauté et grandeur dépassent toutes les autres églises de la terre, étant ornées avec du marbre, des colonnes et des pierres précieuses<sup>32</sup>. L'auteur mentionne en spécial *la très belle église de la Sagesse de Dieu*, puis *l'Église des Saints Disciples*<sup>33</sup> (Saints Apôtres).

Finalement, les murs de la ville sont, peut-être, le repère de topographie urbaine le plus souvent trouvé chez nos auteurs. Ils sont individualisés non seulement par leur rôle de démarcation entre la ville et le monde extérieur, mais aussi en tant que système de fortifications qui devait abriter la population et lui offrir la conscience d'appartenir à une communauté. De cette double finalité de l'enceinte sont issus les deux objectifs de sa construction: assurer la protection de la communauté qu'elle enferme et de renforcer le sentiment de solidarité qui l'anime<sup>34</sup>. Toujours, dans le cas d'une métropole comme Constantinople, le rôle protecteur de l'enceinte et sa capacité de résistance sont les premiers traits remarqués par les auteurs contemporains.

Vierge de Blacherne a été la scène du couronnement et du mariage de Jean V avec Hélène, la fille de Cantacuzène. (Ducas, *op. cit.*, p. 63, 32–34.)

<sup>29</sup> Andronic Callistos, *Μονοδιά* ..., p. 358, 42–46.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 40.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 356, 11–18. Évidemment, Callistos, pour accentuer sa douleur, exagère quelquefois, comme par exemple en ce qui concerne la situation de l'Hippodrome. C'est vrai que dès son inauguration et puis dans les siècles glorieux de l'Empire byzantin, l'Hippodrome était un des monuments représentatifs de Constantinople, ayant un décor très riche, (Gilbert Dagron, *op. cit.*, p. 320–328), mais après 1204 l'imposant édifice est ruiné. (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 184–185.) Même si au XV<sup>e</sup> siècle les voyageurs étrangers qui visitent la capitale byzantine remarquent cette chose, ils admirent quand même les portiques, les statues, et les autres éléments de décor qui pouvaient encore être regardés. (Jean Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Ed. Ernest Leroux, Paris, 1918, p. 46–60.)

<sup>32</sup> Andronic Callistos, *Μονοδιά* ..., p. 356, 9–11.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 358, 46–360, 49. Les deux monuments représentatifs de la capitale de l'État byzantin sont comparés par notre auteur avec le soleil et la lune, et les autres églises de Constantinople avec les étoiles. Ce sont, selon notre opinion, des symboles suggestifs, ayant une forte connotation religieuse.

<sup>34</sup> Georges Jehel, Philippe Racinet, *La ville médiévale. De l'Occident chrétien à l'Orient musulman (V<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles)*, Ed. A. Colin, Paris, 1996, p. 88.

Deux des historiens du XVI<sup>e</sup> siècle, Chalcocondyle et Critobul d'Imbros mentionnent la résistance des murs de la ville, qui a posé aux Turcs de gros problèmes, tant au siège de 1422,<sup>35</sup> qu'à celui de 1453. Chalcocondyle dit que les Turcs ont bombardé les fortifications pendant quarante jours, mais, même si les murs *ont été ébranlés et on leur a provoqué des dommages, les Turcs n'ont pas réussi à les détruire*<sup>36</sup>. A son tour, Andronic Callistos remarque que *personne ne peut trouver des murs si forts et tout autant résistants aux attaques des ennemis*<sup>37</sup>, et il offre aussi une description de la triple enceinte qui pendant des siècles a assuré la défense de la capitale byzantine<sup>38</sup>. Mais parfois, la capacité de résistance des murs a aussi une signification négative, comme pendant le règne d'Andronic II. A ce moment les Byzantins, inspirés par le mode de vie de leur empereur, *amollissant et indolent*, n'essayent pas de lutter pour leur État, qui était en train d'effondrement, mais ils cherchent un moyen de protéger leur ville par les murs<sup>39</sup>.

Même s'il écrit d'une manière pareille aux deux autres historiens, Doukas se contente de mettre l'accent sur la capacité de résistance de l'enceinte de Constantinople, *dont jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle n'est pas tombée une seule pierre*<sup>40</sup>. La construction de l'enceinte étant l'acte fondateur essentiel dans l'existence d'une ville, notre historien attribue les fortifications de la métropole byzantine à Constantin le Grand, en essayant, d'un côté, de dessiner l'image d'un espace politique cohérent et complet, l'espace d'une véritable capitale même dès son début. D'autre côté, il essaye, sur le plan de la mentalité collective, de mettre en évidence la solidarité politique que l'affirmation des origines fondatrices offre à la communauté.

Au delà de la description de la capitale byzantine ou de la distinction de certains éléments de topographie de Constantinople, ayant une valeur plus ou moins grande du point de vue idéologique, ce qui est vraiment important pour les historiens de cette période est la signification de la ville, surtout du point de vue politique et religieux. Pour les Byzantins en général, donc pour nos historiens aussi, Constantinople représentait non seulement un métonymie qui désignait l'Empire, selon le modèle de l'Ancienne Rome, mais surtout, *La Ville* par excellence. L'utilisation de ce qualificatif, réservé exclusivement pour la métropole de Bosphore à partir des VII<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> siècles<sup>41</sup>, dispensait les gens de la nécessité de noter son nom véritable.

<sup>35</sup> Chalcocondyl, II, 1, p. 10, 9-14; Chalcocondil, p. 144, 17-21.

<sup>36</sup> Chalcocondyl, II, 2, p. 154, 9-16; Chalcocondil, p. 227, 26-33; voir aussi Critobul, *op. cit.*, p. 99, 9-26 ou p. 103, 1-21, même si le dernier, fidèle au but de son œuvre, cherche de mettre en évidence les succès des soldats de Mahomet II et moins les difficultés rencontrées par eux.

<sup>37</sup> Andronic Callistos. *Μοναρχία* ..., p. 356, 2-4.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 356, 4-9.

<sup>39</sup> Chalcocondyl, I, p. 25, 8-14; Chalcocondil, p. 37, 20-25.

<sup>40</sup> Ducas, *op. cit.*, p. 354, 13-15.

<sup>41</sup> S. Brezeanu, *O istorie a Bizanțului*, p. 89.

En tant que capitale des empereurs romains, Constantinople est individualisée par sa qualité de centre politique de l'État byzantin et aussi du monde chrétien tout entier. Elle est la seule ville nommée par les historiens de cette période *la ville impériale, la cité impériale* ou *la reine des cités*, avec des appellations qui avaient une signification idéologique évidente. Pour Sphrantzes, elle est *la tête du corps* et après sa conquête par les Turcs *les membres sont morts*<sup>42</sup>, alors que Doukas la considère *la tête de toutes les villes et le centre des quatre parties du monde*<sup>43</sup>. À son tour, Critobul affirme que, après la conquête de la ville, les Turcs pourraient conquérir tout le reste du monde, *en partant d'elle comme d'une cité située sur une montagne*, sans pouvoir être arrêtés dans leur marche<sup>44</sup>. L'image de *la cité sur la montagne* est une métaphore par laquelle l'historien suggère la position prééminente de la ville qui domine la monde entier de sa hauteur. On ne peut pas douter de cette interprétation car, dans un autre passage, Critobul parle de *la résidence impériale des anciens Romains* qui est arrivée *au comble de la richesse, bonheur et gloire, devenant la tête du monde entier*<sup>45</sup>.

Pour Manuel II Paléologue, sa capitale est la reine des cités et la métropole, la ville qui *dépasse en beauté toutes les autres villes admirées et les dépasse aussi en bénédictions*, car elle *règne sur toutes les régions, peuples et royaumes de la terre*<sup>46</sup>. Sylvestre Syropoulos voit aussi en Constantinople *l'impératrice des villes*<sup>47</sup>, et pour Callistos elle est ἡ βασιλις<sup>48</sup>, enfin Chalcocondyle, que la fidélité pour les modèles de l'antiquité détermine d'utiliser plus souvent le nom grecque *Byzantion*, considère Constantinople *la ville résidence des empereurs* (des Hellènes)<sup>49</sup>. Elle est la seule ville appelée ainsi, choisie comme capitale par l'empereur qui a mené les Romains en Thrace, après avoir laissé Rome au pape, c'est-à-dire à leur plus haut prêtre (prélat)<sup>50</sup>. Les auteurs anonymes de cette période expriment, eux aussi, le même point de vue. Dans les *Chroniques mineures*, la métropole située aux bords du Bosphore est appelée le plus souvent *La Ville*, mais aussi *la ville des empereurs*<sup>51</sup>, *la ville des villes*<sup>52</sup>, *l'impératrice de toutes les*

<sup>42</sup> Sphrantzes, *op. cit.*, p. 98, 35.

<sup>43</sup> ... πόλεων πασῶν κεφαλὴ ... cL respectif. ... κέντρον τῶν τεσσάρων τοῦ κόσμου μερῶν ... (Ducas, *op. cit.*, p. 385, 11–12).

<sup>44</sup> Critobul, *op. cit.*, p. 73, 28–30.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 123, 31–32:

βασίλειόν τε τῶν πάλαι Ῥωμαίων, καὶ εἰς ἄκρον ευδαιμονίας καὶ τύχης καὶ δόξης ἐλάσασαν, κεφαλὴν τε γεγεννημένην τῆς οἰκουμένης ἀπάσης ...

<sup>46</sup> Manuel II Palaeologus, *Funeral Oration on his Brother Theodore*, dans *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, t. XXVI, Introduction, text, translation and notes by Juliana Chrysostomides, Thessalonike, 1985, p. 83, 13–18.

<sup>47</sup> Syropoulos, *op. cit.*, p. 578, 7: les ambassadeurs envoyés par Bâle arrivent ἐν τῇ βασιλευούσῃ τῶν πόλεων ...

<sup>48</sup> Andronico Callistos, *Μονωδία* ..., p. 360, 53.

<sup>49</sup> πόλιν βασιλίδι Ἑλλήνων, voir Chalcocondyl. I, p. 79, 6; Chalcocondil, p. 67, 15.

<sup>50</sup> Chalcocondyl, I, p. 4, 7–8; Chalcocondil, p. 26, 22 s.

<sup>51</sup> L'auteur anonyme d'une chronique impériale parle de l'expulsion des Latins de τῆς βασιλίδος τῶν πόλεων, voir *Chronik 14*, dans P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, p. 152, 97.



villes<sup>53</sup>. Dans le dialogue imaginaire entre Constantinople et Venise, la capitale byzantine est comparée par l'auteur anonyme avec *l'étoile du soir qui brille dans le Cosmos* et dont la splendeur *rafraîchit le monde entier*, faisant briller aussi l'Occident et l'Orient; elle sera *impératrice et autocrate tant que la Terre existera*<sup>54</sup>.

Donc, la majorité de nos sources sont d'accord en ce qui concerne la situation spéciale de Constantinople, non seulement à cause de son statut de capitale de l'État byzantin, mais aussi par sa position spéciale dans le monde chrétien. On peut se demander quel genre d'arguments peuvent invoquer ces auteurs en faveur de leurs affirmations, car la plupart d'entre eux sont conscients du déclin accentué de la ville<sup>55</sup>. Pendant des siècles, l'idée que Constantinople est la *Nouvelle Rome* était un des éléments essentiels de l'idéologie byzantine. On parlait de la *translatio imperii* faite en 330 par Constantin le Grand, qui avait transféré dans la ville qui porterait son nom l'appellation de l'ancienne capitale de l'empire et aussi ses institutions, ses attributions, son autorité et sa gloire. Par conséquent, pour l'histoire du gouvernement de l'empire on peut parler de deux phases distinctes en fonction du transfert de la capitale de Rome à Byzance, mais en dépit de ce transfert il s'agit du même Empire romain, gouverné d'abord par Rome et puis par Constantinople – la Nouvelle Rome<sup>56</sup>.

<sup>52</sup> En 1453, des hommes et des martyrs chrétiens sont morts εις την πατρίδα τους, την πόλιν των πόλεων, voir *Chronik 34*, dans P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, p. 272, 40–42.

<sup>53</sup> Constantin le Grand a fondé Constantinople. την βασιλίσσαν πασών των πόλεων, voir *Chronik 50 B*, dans P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, p. 362, 1.

<sup>54</sup> Αυγερινός λαμπρότατος όπου 'φεγγες τὸν κόσμον | όπου 'φεγγες καὶ δρόσιζες ὅλην τὴν οἰκουμένην, | καὶ λάμπρυνες τὴν Γένουσαν καὶ τὴν 'Αλαμανίαν, | καὶ πέρα τὴν 'Ανατολήν καὶ τὴν 'Αντιοχείαν | ... μόνην αυτοκρατόρισσαν, ὡς ὅπου γῆς νὰ στέκης, voir *Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, dans A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, vol. II, p. 380, 24–30.

<sup>55</sup> C'est très clair, de ce point de vue, le récit de Critobul, qui, dans le discours attribué au Mahomet II même devant le début du siège de la capitale byzantine, pressentait l'image d'une métropole *à peu près en totalité évacuée par les habitants*, qui *n'est plus une ville que de nom et dont on ne trouve que des champs labourés, des jardins potagers, des vignes et des maisons sans utilité et des murs vides*. Ses affirmations sont en grande mesure confirmées par les récits des voyageurs étrangers arrivés à Constantinople au XV<sup>e</sup> siècle, comme, par exemple Ruy Gonzalez de Clavijo, Cristophoro Buondelmonti ou Bertrand de la Broquière (voir Jean Ebersolt, *op. cit.*, p. 48–59).

<sup>56</sup> Pour Constantinople – Nouvelle Rome (νέα Ῥώμη), en opposition avec παλαιά Ῥώμη, voir l'étude fondamentale de Franz Dölger, *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner*, dans Id., *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, en spécial p. 77–111. Dans le XIV<sup>e</sup> siècle, pour le patriarche Philothée Kokkinos, *translatio imperii* reste un véritable *article de foi*, quand il écrit que *le grand et merveilleux empire des Romains a été transféré de l'Italie en Orient quand Constantin le Grand ... s'est converti de l'hellénisme à la foi du Christ et a transformé la ville de Byzantium dans cette grande ville à laquelle il a donné son propre nom*. Si la Nouvelle Rome et ses sujets ont gardé leurs traditions, continuant à appartenir à l'église universelle et, en même temps, étant sujets de l'Empire romain, leur situation diffère beaucoup de celle de l'Ancienne Rome et des différentes principautés. Parmi ces dernières, il y a peu qui reconnaissent qu'elles ont été une fois romaines et qu'elles ont fait partie du même empire. (D.M. Nicol, *Byzantine political thought*, chapitre II de *The Cambridge History of Medieval Political Thought, c. 350 – c. 1450*, éd. J. H. Burns, Cambridge University Press, 1988, p. 60).

Si la situation se présentait ainsi au début de l'Empire chrétien, au XV<sup>e</sup> siècle elle était différente. C'est seulement chez Laonic Chalcocondyle que l'Empire romain semble être continué par les Hellènes, plus nombreux que les Romains et mélangés avec eux, suite à la translation du centre de l'Empire de Rome, *laissée par l'empereur au grand prélat*, dans une autre capitale<sup>57</sup>, qui reçoit le nom de l'empereur. L'appellation de Nouvelle Rome, qui rappelait l'ancienne capitale, est presque inexistante dans nos sources, à l'exception de trois cas. Premièrement, il s'agit de Sylvestre Syropoulos, quand il parle de la lettre amenée par Manuel Chrysoloras de Rome, qui avait été envoyée par le pape au patriarche, appelé par lui *l'archevêque de la Nouvelle Rome* (τῆς Νέας Ῥώμης ἀρχιεπίσκοπον)<sup>58</sup>. La seconde mention apparaît chez l'auteur anonyme du *Θρηνηος* publié par Ellissen, qui demande aux Occidentaux de l'aide pour chasser les incroyants *de la ville de Constantin, de la Nouvelle Rome, comme elle était appelée*<sup>59</sup>.

Dans le premier cas, l'appellation *Nouvelle Rome* n'est pas œuvre de l'auteur, mais seulement le titre officiel traditionnel du patriarche de Constantinople, à partir du concile de 381. C'était la titulature que le pape utilisait depuis des siècles, pour éviter le titre de *patriarche œcuménique* (οἰκουμενικὸς πατριάρχης) assumé par l'évêque de Constantinople<sup>60</sup>. Dans l'autre cas, l'auteur anonyme désirait convaincre le pape, *le très haut seigneur de Rome*<sup>61</sup>, de mobiliser les Occidentaux afin d'aider Constantinople. C'est pour cela qu'il met en évidence, par l'intermédiaire de la terminologie, l'étroite parenté entre l'ancienne capitale de l'empire et la ville de Constantin. L'Ancienne et la Nouvelle Rome, les centres d'un univers bipolaire, sont les villes reines qui résument le monde romain entier.

Jean Chortasmenos, dans une épigramme sur le palais de *l'illustre Théodore Cantacuzène* de Constantinople, affirme que la maison de celui-ci se trouvait à *Rome, la reine heureuse, là où il y a la résidence du glorieux, très puissant autocrator Manuel Paléologue*<sup>62</sup>. C'était la seule situation de ce type qu'on peut trouver dans nos sources, même si elle existe dans les ouvrages plus anciens, des premiers siècles byzantins. Comme dans ces ouvrages, chez Chortasmenos il s'agit, probablement, d'une figure de style, l'auteur désignant ainsi Constantinople, la reine des villes. Ce n'est pas pour la première fois qu'un Byzantin utilise *Rome* en

<sup>57</sup> Chalcocandyl, p. 4, 5 - 8; Chalcocondil, p. 26, 21-24.

<sup>58</sup> Syropoulos, *op. cit.*, p. 108, 19-20.

<sup>59</sup> A. Ellissen, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur, III. Anecdota Graecobarbara*, Leipzig, 1857, p. 190, 611: Ἐκ τὴν Κωνσταντινουπόλιν, τὴν Νέαν Ῥώμην λέγω ...

<sup>60</sup> Franz Dölger, *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner*, p. 90 (en particulier n. 34) s.; aussi, Vitalien Laurent, *Le titre du patriarche œcuménique et la signature patriarcale*, dans « Revue des Etudes Byzantines », t. 6, 1948, p. 5 s.

<sup>61</sup> A. Ellissen, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, p. 180, 540: ... κορυφή τῆς Ῥώμης ...

<sup>62</sup> H. Hunger, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370 – ca. 1436/1437). Briefe, Gedichte und kleine schriften. Einleitung, Regesten, prosopographie, text*, Wiener Byzantinische Studien, Band VII, Wien, 1969, p. 194: Ῥώμης ευτυχέος βασιλίδος, ἥ ἐνὶ ἀρχῇ | κλεινὸς ἀναξ Μανουὴλ αυτοκράτωρ Παλαιολόγος ...

tant que métonymie pour l'Empire des Romains<sup>63</sup>, comme si Constantinople résumait la réalité impériale tout entière. Notre auteur utilise les deux noms d'une manière alternative, car ils ont pour lui la même valeur sémantique. En plus, pour éliminer les possibles doutes, Chortasmenos dit qu'il agit de la reine heureuse, allusion à la supériorité politique de la métropole située sur les bords du Bosphore par rapport à la Rome ancienne, car Constantinople était encore la résidence de l'empereur universel, ce qu'on ne peut plus dire sur la ville située sur les bords du Tibre.

On peut donc affirmer que les auteurs du XV<sup>e</sup> siècle sont très réticents en ce qui concerne l'utilisation de l'appellatif *La Nouvelle Rome* pour désigner la ville des empereurs byzantins. Leur attitude a des causes profondes, dont l'origine doit être recherchée dans les événements de 1204 et de la période suivante, quand la Rome ancienne constituait la principale menace à l'adresse de l'identité byzantine. Du point de vue politique, le pape avait reconnu l'Empire latin créé sur les anciens territoires byzantins, et considérait son empereur comme le suzerain des empereurs de Nicée<sup>64</sup>. Du point de vue religieux, l'attitude du pape menaçait l'orthodoxie, qu'il désirait placée sous son autorité. Ces événements ont provoqué l'éloignement et en même temps la délimitation des Byzantins de leurs origines romaines, qu'on avait affirmées constamment après le IV<sup>e</sup> siècle. Aussi, on assiste à une concentration des plus grandes sur la signification symbolique de Constantinople.

En même temps, si on regarde les choses du point de vue religieux, du conflit entre les deux centres importants du monde chrétien, l'affirmation insistante de son primat par la papauté de Rome constitue une autre cause de cette réticence byzantine. Le monde médiéval en général et celui de Byzance en particulier manifestaient un grand respect pour leur passé, sous la forme de l'attachement pour ce qui est ancien et pour les traditions. Les gens cherchaient à suivre strictement les modèles établis et respecter un code de valeurs unanimement admises, donc ils essayaient de vivre comme leurs prédécesseurs<sup>65</sup>. On peut donc comprendre que de ce point de vue, même le nom d'*Ancienne Rome* suggère une priorité dans le temps, on pourra dire une supériorité par rapport à la ville fondée un millénaire plus tard aux bords du Bosphore. Comme la plus grande majorité de Byzantins du XV<sup>e</sup> siècle ne veulent pas faire de concessions aux prétentions du pape, cela a pu

<sup>63</sup> Franz Dölger, *op. cit.*, p. 93–94 (en particulier n. 37).

<sup>64</sup> La lettre du pape Grégoire IX adressée à l'empereur nicéen Jean III Vatatzes et la réponse d'une virulence sans précédent du dernier dans V. Grumel, *L'authenticité de la lettre de Jean Vatatzès, empereur de Nicée, au Pape Grégoire IX*, dans « Échos d'Orient », t., p. 452–456.

<sup>65</sup> Dans ces conditions, même si la nouveauté, dans certaines circonstances, a une connotation positive, suggérant la supériorité par rapport avec une situation antérieure, elle a d'habitude une signification négative, car elle suggère l'éloignement du passé et de ses valeurs fondatrices, voir dans ce sens Al .F. Platon, *Societate și mentalități în Europa medievală*, p. 106–108; aussi, sur le sens contradictoire du nouveau dans Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Ed. Gallimard, Paris, 1988, p. 66–67.

avoir une contribution substantielle à la diminution de la fréquence de l'utilisation de l'appellation de *Nouvelle Rome*.

Dans ces conditions, le principal argument pour soutenir la position exceptionnelle de Constantinople par rapport aux autres États et villes chrétiens devient *le principe constantinien*: la fondation de la capitale par le premier empereur chrétien représente un moment essentiel par sa signification politique et religieuse, invoquée par tous nos auteurs dans leurs œuvres. Sur la base de cette théorie on met non seulement la fondation politique de Constantinople, en tant que capitale du monde chrétien, mais aussi sa dimension religieuse, en tant que ville sainte protégée par Dieu et la Vierge.

Ainsi, pour Manuel II, la fondation de la ville par Constantin le Grand a été une action *inspirée par Dieu*, qu'il a réussie avec l'aide de Dieu<sup>66</sup>. L'empereur reprenait un thème ancien de la littérature byzantine dans l'essai de faire de la capitale située sur le Bosphore une ville sainte même du début de son histoire – on pourrait dire une réplique à la légende païenne de Rome<sup>67</sup>. Pour Doukas et Critobul d'Imbros, Constantinople est la ville de la Vierge, que les Byzantins prient pendant le siège de 1453. Si l'icône protectrice tombe ou se casse sans motif, il s'agit d'un mauvais signe pour le futur de la métropole, qui annonce sa conquête<sup>68</sup>. Jean Cananos considère qu'en 1422 la ville a été libérée du danger représenté par les Turcs de Mourad II par l'intervention miraculeuse de sa protectrice, La Vierge, et c'est pour cela que les Byzantins chantent des hymnes à la gloire de Marie et *de Dieu, notre Sauveur, Jésus-Christ*<sup>69</sup>. La même opinion est partagée par l'évêque de Thessalonique, Syméon, qui affirme que la protection de la Vierge a été décisive pour sauver Constantinople, car sans son intervention la Ville aurait été perdue et la cause de l'orthodoxie avec elle<sup>70</sup>.

Aussi, la capitale byzantine est vue comme *l'œil de l'Orient et de la chrétienté*<sup>71</sup> dans le dialogue anonyme entre Constantinople<sup>72</sup> et Venise. Dans cette

<sup>66</sup> Manuel II Palaeologus, *Funeral Oration on his Brother Theodore*, p. 83, 26-30.

<sup>67</sup> H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, p. 9 (en roumain H. Ahrweiler, *Ideologia politică a Imperiului bizantin*, Ed. Corint, București, 2002, p. 9) ; aussi, G. Dagron, *op. cit.*, p. 31.

<sup>68</sup> Ducas, *op. cit.*, p. 339, 23-25, respectivement p. 363, 5-8 pour la destruction de l'icône par les conquérants; Critobul, *op. cit.*, p. 119, 15-21.

<sup>69</sup> Jean Cananos, *Διήγησις*, dans "Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae", éd. B.G. Niebuhr, Bonn, 1838, p. 478-479.

<sup>70</sup> Symeon, *Λόγος εἰς τὸν ἐν ἀγίοις μέγιστον ἀθλητὴν καὶ μυροβλύτην Δημήτριον*, dans *Politico-Historical Works of Symeon archbishop of Thessalonica (1416/1417 to 1429)*, éd. David Balfour, Wiener Byzantinistische Studien, Band XIII, Wien, 1979, p. 52, 25-28.

<sup>71</sup> ... τὸ μάτι τῆς Ἀνατολῆς καὶ τῆς χριστιανοσύνης, était considéré par un auteur anonyme dans le *Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, dans A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, vol. II, p. 378, 6.

<sup>72</sup> Elle est désignée avec une appellation moins fréquente dans les autres sources ἡ Ἐπτάλοφος, *La ville des sept collines* (*Ibid*, p. 378, 13 ou p. 382, 60), inspirée sans doute par l'emplacement de la ville sur sept collines, comme l'Ancienne Rome (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 4-6, 46-58 ou G. Dagron, *op. cit.*, p. 15, 36).

poésie populaire, Constantinople dit qu'à partir de sa fondation même, le Grand Constantin lui a donné comme protectrice *la Vierge qui montre le chemin*<sup>73</sup>. Un autre auteur anonyme nomme Constantinople *la Ville sainte* ou *la Ville très sainte*<sup>74</sup>, et dans la chanson populaire *Τῆς Ἀγιά Σοφιάς*, l'icône de la Vierge pleure pour la conquête de sa ville par les Turcs, mais on lui dit de ne plus pleurer car, *après quelques temps, tout vous appartiendra de nouveau*<sup>75</sup>. Finalement, dans une des *Chroniques mineures* isolées (Einzelchroniken – isolierte Chroniken), après avoir fait mention de la fondation de la ville par Constantin le Grand, l'auteur affirme qu'elle *est resté imprenable étant sous la protection de la mère de Dieu*, mais c'était un autre Constantin, Paléologue, qui l'a perdue en faveur de Mahomet, *celui qui n'avait pas de Dieu*<sup>76</sup>.

Sa qualité de ville sacrée, protégée par Dieu, qui a comme protectrice la Vierge, la première parmi les saints, est mise en évidence aussi par les expressions utilisées par nos auteurs pour la désigner. Dans les conditions où, pour les motifs que nous avons montrés, l'appellation de *Nouvelle Rome* est utilisée moins souvent par comparaison avec les siècles antérieurs, dans notre période, dans les sources on retrouve plus souvent le nom de la Nouvelle Jérusalem<sup>77</sup>. Au cours des siècles, Constantinople s'est identifiée de plus en plus avec la ville sainte des Juifs, l'ancien peuple élu, surtout parce que la Sainte Croix y a été amenée après les victoires d'Héraklius.

On peut donc affirmer que pour les auteurs byzantins du XV<sup>e</sup> siècle la ville de Constantinople a conservé, jusqu'à la conquête ottomane de 1453, son statut spécial et sa position prééminente, non seulement comme capitale de l'empereur universel, mais aussi en sa qualité de centre du monde chrétien. Mais, sous l'influence de la conquête de la métropole des bords du Bosphore par les occidentaux en 1204 et aussi du conflit religieux avec Rome, après l'affirmation insistante du primat de la papauté, l'héritage romain ne constitue plus l'argument central pour clamer cette vision idéologique. Les idées-clef deviennent *le principe constantinien*, c'est-à-dire la fondation de la ville par le premier empereur chrétien, Constantin le Grand, et, aussi, la protection par Dieu et la Vierge.

<sup>73</sup> ... ὁ μέγας Κωνσταντῖνος, ἔκαμεν ἐπιτρόπισσαν κυρὰν τὴν Ὁδηγήτριαν ..., voir *Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, dans A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, vol. II, p. 382, 63–64.

<sup>74</sup> Il la nomme ainsi quand il parle de l'entrée des Turcs ... εἰς τὴν ἁγίαν Πόλιν ... ou de l'éclat τὴν παναγίαν Πόλιν ..., voir *Ἀνακάλυμμα τῆς Κωνσταντινπόλεως*, dans A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, vol. II, p. 368, 28, respectivement p. 374, 104.

<sup>75</sup> ... πάλι μὲ χρόνους, μὲ καιροὺς, πάλι δικά σας εἶναι ..., voir *Τῆς Ἀγιά Σοφιάς*, dans A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, vol. II, p. 396, 18.

<sup>76</sup> ἱκαὶ ἔμεινεν ἐς δεῦρο ἀνάλωτος προστασία τῆς θεομήτορος ..., *Chronik 22 (Einzelchroniken – isolierte Chroniken)*, dans P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, p. 684, 1, 2–3, respectivement 8–9.

<sup>77</sup> Par exemple, chez Ducas, *op. cit.*, p. 387, 24 ou p. 391, 4–10, mais aussi chez l'auteur anonyme d'une chronique impériale, voir *Chronik 10*, dans P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, vol. I, p. 103, 5, 1–3.